

ROBIN FORTIN, *L'Anti-Descartes. La contre-histoire du cartésianisme*, Montréal, Liber, 2016, 164 pages

Louis Perron

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, L. (2017). Compte rendu de [ROBIN FORTIN, *L'Anti-Descartes. La contre-histoire du cartésianisme*, Montréal, Liber, 2016, 164 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 30–30.

suite de la page 29

Le lecteur trouvera également dans ces *exercices* une réflexion sur des sujets actuels tels que le projet de «Chartre sur la laïcité et les valeurs québécoises» sur lequel le gouvernement s'est cassé les dents. Yvon Rivard s'y déclare «plus indépendantiste que nationaliste, plus épris de justice sociale que d'affirmation identitaire» (*Le laissez-passer québécois*, p. 133). Il préconise le dialogue et montre comment ce projet de charte «réactualise la vieille querelle des habitants et des coureurs des bois, qui a accouché de ce "pays incertain", les premiers voulant refaire ici une Nouvelle-France, les seconds y rêvant d'un Nouveau-Monde» (p. 134). Fort intéressant. À lire pour comprendre que le dialogue n'est pas un vœu pieux, mais une position reliée à l'altruisme qui parcourt ce beau livre.

ROBIN FORTIN

L'ANTI-DESCARTES. LA CONTRE-HISTOIRE DU CARTÉSIANISME

Montréal, Liber, 2016, 164 pages

Voici un livre de combat, inspiré de la lecture de l'histoire de la philosophie de Jean-François Revel, véritable charge contre la philosophie du XVII^e siècle, celle du rationalisme moderne. Procès où Descartes est sommé de comparaître, mais aussi ceux qui ne seraient pas sans lui, Spinoza et Leibniz, Malebranche enfin. «Méga-procès», selon l'expression populaire mettant en scène quelques-uns des philosophes les plus influents et respectés de la tradition philosophique occidentale.

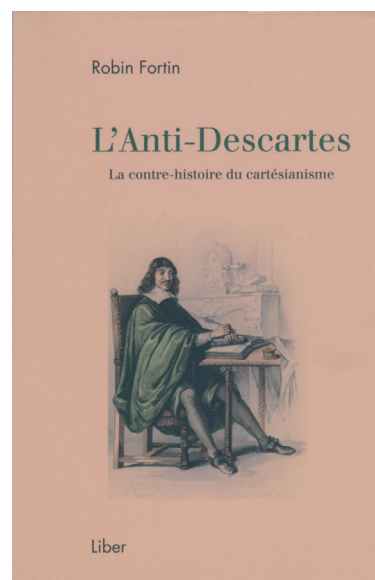
Que leur reproche-t-on ? Quel est leur crime ? D'avoir eu tout faux, d'avoir tout raté, d'avoir tout manqué. Le «grand siècle» ne fut en rien grand, et son rationalisme, que Merleau-Ponty se plaisait à qualifier, à l'image du siècle qui l'a porté de «grand», est petit. Descartes est considéré comme la figure emblématique de la modernité, le paradigme de l'autonomie de la raison, l'affranchissement à l'égard de toute autorité transcendante. C'est faux : il rapporte tout à Dieu. Ses successeurs ne feront pas mieux. Qui est le véritable coupable du procès mené par Fortin ? L'idée de vérité absolue (voir p. 155) ? Le rationalisme ? L'idéalisme ? La métaphysique (p. 81, citation de Schlick, et p. 156) ? La tradition philosophique universitaire (voir la quatrième de couverture, et la citation non référencée) qui se désintéresserait entièrement de la vérité des systèmes philosophiques et dont la critique serait totalement absente (p. 11) ? Tout cela sans doute, car Fortin ne manque ni d'audace ni d'ambition. Dieu surtout, s'il faut en croire les pp. 152-153. Le fond du propos de Fortin se résumerait-il à une charge anti-théologique ?

Les rationalistes sont passés à côté de la véritable révolution moderne : la science, l'observation de la nature, l'induction. Leur réputation est usurpée. Descartes n'a rien de moderne. Il faut effacer l'idée de «révolution cartésienne». Les véritables héros du XVII^e siècle sont les inventeurs de la science moderne. Voilà la thèse fondamentale de ce livre divisé en deux parties. La première, intitulée «Descartes, ou la révolution manquée», se compose de trois chapitres traitant successivement, selon une division classique, de la métaphysique, de la science et de la morale cartésiennes. La seconde, titrée «Les postcartésiens, ou Dieu et encore Dieu», consacre un chapitre à chacun de ces postcartésiens que sont Spinoza, Leibniz et Malebranche.

L'argumentation de Fortin ne pêche pas d'un excès de retenue. À preuve : «Il faudrait énumérer toutes les affirmations dogmatiques et erronées dont regorgent leurs œuvres. Ces hommes [Descartes et Cie] ont essayé en vain d'expliquer l'union de l'âme et du corps, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la connaissance, le monde, la morale, en proposant parfois les solutions les plus loufoques. Ils ont dit d'énormes bêtises...» (pp. 10-11).

J'avoue me méfier de la philosophie pamphlétaire et j'ai peu de goût pour les charges à fond de train. Surtout je conçois mal qu'on puisse détester autant un courant philosophique. N'empêche : le révisionnisme historique de Fortin manque décidément de nuances et de finesse. Il propose une approche plutôt cavalière et unilatérale qui n'est pas supportée par une véritable argumentation et une recherche

Bonne lecture ! Même si ce n'est pas un livre facile. Les littéraires vont se régaler et la chaleur humaine, comme la bonté qui y circule fera du bien à tout le monde. ❖



adéquate. C'est une chose que de soutenir une thèse, une autre que de la démontrer. Ce n'est pas que le livre n'est pas bien écrit et bien charpenté. Qu'il privilégie les sources premières, voilà qui est de bonne méthode, mais il ne faut pas pour autant négliger le recours aux commentateurs. Surtout qu'en l'occurrence ils ne manquent pas ! La lecture de Robin est anhistorique : elle ignore tout du contexte dans lequel sont nées ces pensées. À quels problèmes voulaient-elles répondre ? Quels étaient pour ce faire les outils et les ressources disponibles ?

Les historiens de la philosophie et de la science, les chercheurs qui se sont penchés sur la question des origines de la modernité dressent un panorama autrement plus complexe et subtil. Il faudrait, à tout le moins, que l'on fasse la démonstration que la révolution scientifique est tout à fait étrangère à la religion, que Descartes et les rationalistes n'aient en rien contribué au développement de la science moderne. Peut-on faire du rationalisme du XVII^e siècle un simple théocentrisme, un simple calque de la pensée médiévale ? Il est vrai que la philosophie d'alors demeure largement inspirée par la scolastique et imprégnée des problématiques chrétiennes classiques. Elle n'opère pas moins un tournant qui inaugure la modernité et possède en cela une véritable originalité. Fortin méconnaît le jeu complexe et subtil des continuités et des ruptures historiques.

On peut encore reprocher à l'auteur de s'appuyer sur une conception de la science réductrice, positiviste, naïvement empiriste, pour laquelle la science se réduirait à l'induction. Il semble ignorer des pans entiers de la philosophie contemporaine des sciences qui, c'est le moins que l'on puisse dire, a considérablement complexifié et raffiné notre compréhension de la science.

Fortin a bien le droit de préférer la tradition empiriste, voire «matérialiste» à la tradition rationaliste, et d'en faire le véritable champion de la modernité, comme il a également le droit de penser que l'avènement de la modernité réside essentiellement dans l'émergence de la science empirico-formelle. Mais sa démonstration demeure superficielle et ne rend pas justice à la contribution rationaliste à l'émergence de cette science. Il aurait eu avantage à s'inspirer de l'idée de complexité chère à Edgar Morin, dont il est spécialiste. Morin, sans rien perdre de son acuité critique, a une opinion plus nuancée de Descartes et de Spinoza¹.

Louis Perron
Université St-Paul

1 Edgar Morin, *Mes philosophes*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013.